Bauvin, Jean Gregoire
Les cherusques

PQ
1955
B76C5

Les Chérusques,

Tragédie en 5 actes

par

Baiwin,

~~Ed. originale~~

LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.

ERRATA.

Préf. *page* 3. Il y a dans cette phraſe une grande faute d'inattention, &c. *liſez* : Je ne ſais ſi cette phraſe a été miſe à deſſein de faire entendre que l'eſprit Républicain regne dans cette Tragédie, ou ſi ce n'eſt qu'une pure inattention ; mais il eſt certain qu'on ne trouvera pas dans ma Piéce un ſeul mot qui rappelle l'idée de République.

Tragédie, *page* 20, ue *liſez* une.

Page 42, après ce vers :

Du beau nom de devoir maſquer leurs intérêts :

On a oublié le premier des deux ſuivans :

La vertu n'eſt ſouvent qu'un funeſte avantage ;
L'amour de la ſageſſe a perdu plus d'un ſage.

Page 77, après ce vers :

Voudrois-tu de l'hymen allumer les flambeaux ?

On a oublié la notice de ce jeu muet :

(*Le corps de Ségiſmar paroît, porté par des Soldats, qui s'arrêtent, juſqu'à ce que Flavius ait reconnu ſon pere, tué dans le combat.*)

Page 81, A la fin de la Scene, on a oublié la notice de cette ſortie.

(*Giſelle ſort avec Adélinde.*)

Page 82, Dans les Perſonnages de la Scene, effacez ces mots : LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Wallaert inv. fec.

Sois libre, juste, vrai, magnanime comme eux.
Act II Sc II.

LES CHÉRUSQUES, *TRAGÉDIE;*

TIRÉE DU THÉATRE ALLEMAND;

PAR M. BAUVIN,

DE LA SOCIETE LITTERAIRE D'ARRAS.

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772.

Ce n'eſt pas à porter la faim & la miſere chez les Etrangers qu'un Héros attache la gloire, mais à les ſouffrir pour l'Etat: ce n'eſt pas à donner la mort, mais à la braver. *Reſt. & Max. du Marquis de* * * *.

A PARIS.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

LIBRARY
JUN 14 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

PG
1955
B76C5

PRÉFACE.

PEUT-ÊTRE n'y a-t-il jamais eu d'Ouvrage Dramatique contre lequel il y ait eu plus de prévention que contre celui-ci, avant qu'il parût sur la scène. Ceux-mêmes, qui à la premiere Représentation, lui furent le plus favorables, n'y étoient venus que poussés par l'intérêt qu'ils prenoient à l'Auteur, & non par la curiosité que pouvoit exciter l'Ouvrage, dont ils avoient une opinion très-désavantageuse. Une prévention si générale, que je connoissois, auroit peut-être effrayé tout autre; je n'en ai point été surpris; elle étoit naturelle. Comment imaginer qu'un Auteur inconnu, qui s'avise d'entrer dans une carriere, à l'âge où d'ordinaire l'on en sort, puisse y marcher, sans faire à chaque pas les plus lourdes chûtes?

On peut croire qu'il faut que l'amour-propre soit en moi bien fort, puisque tant de prévention n'a pas été capable de m'ôter la présomption que j'ai toujours eue, qu'il pouvoit fort bien arriver que ma Pièce eût quelque succès. Cette présomption, que je ne prétends pas justifier ici, étoit cependant appuyée sur des raisons qui la rendroient au moins très-excusable, si j'osois les faire connoître. Mais je dois me taire, & respecter le Public, qui ne fait nulle attention à tous ces éclaircissemens, dont la vanité littéraire seroit enchantée de pouvoir l'occuper.

C'est pour la troisiéme fois que le Sujet de cette Tragédie paroît sur la Scène Françoise. Il a d'abord été traité par *Scudéri* en 1642, & depuis par M. de *Campistron*. Rien, malheureusement, ne me donne le droit de penser, au moins en secret, sur le mérite de ma Pièce, ce que M. de Campistron dit franchement de la sienne dans sa Préface : *Son succès fut grand, quoiqu'elle fût représentée dans un tems peu favorable aux Spectacles; j'avoue que j-ai une furieuse prévention pour cet Ouvrage. Je ne dirai point tout ce*

que j'en penſe : mais j'oſe avancer hardiment qu'il y a peu de Piéces de Theâtre, où il y ait plus de ſentiment & de grandeur que dans celle-ci, principalement dans le ſecond Acte, que je crois un des plus brillans qu'on ait jamais vu ſur la Scene.

C'eſt auſſi pour la troiſiéme fois que je fais imprimer cette Tragédie; elle étoit ſur le point de paroître en 1767, ſous le titre de LA DÉFAITE DE VARUS, lorſque l'eſpoir qu'on me donna qu'elle pourroit être repréſentée, me fit conſentir à laiſſer briſer les formes. Deux ans après, elle fut publiée ſous le titre d'ARMINIUS. Enfin, elle paroît ſous celui des CHÉRUSQUES, le ſeul qui lui convienne, parce que la liberté de ce Peuple eſt l'objet général de cette Tragédie, & non *Arminius* qui n'en eſt qu'un des principaux Perſonnages.

Depuis long-temps, je ne deſirois qu'une choſe; c'eſt que mon travail eut pour juge le Public aſſemblé; à la fin j'ai joui de cette ſatisfaction, & je ſuis très-content. Si mon Ouvrage n'eſt que médiocre, il n'a eu que trop de repréſentations; ſi réellement il renferme des ſentimens & des ſituations dignes d'être entendus & vues de temps en temps par le Public, ſa voix tôt ou tard me fera rendre juſtice, en dépit de toutes les cabales; & mettra ma Piéce à la place.

Je me propoſe de parler ailleurs du THEATRE ALLEMAND, & des raiſons qui m'ont déterminé à faire des changemens conſidérables, ſoit dans les Perſonnages, ſoit dans la conduite, & à ne conſerver que les grandes penſées & le but général de l'Auteur étranger d'après lequel j'ai travaillé.

J'aurois ici terminé cette Préface; mais on vient de m'apporter le ſecond volume du Mercure d'Octobre, & voici une phraſe que j'y ai trouvé, dans le compte qu'on y rend des *Cheruſques*.

VARUS flatte l'ambition d'ADÉLINDE, & cette Princeſſe connoiſſant la fierté Républicaine d'ARMINIUS &c.

Il y a dans cette phraſe une grande faute d'inattention, & il n'y auroit pas de termes aſſez odieux pour la qualifier, ſi elle avoit été faite à deſſein.

On ne trouve pas un ſeul mot dans ma piéce qui rappelle l'idée de *République* : pas un ſeul de mes perſonnages ne s'exprime en Républicain ; ils ne parlent qu'en hommes libres : ce qui eſt bien différent. Les hommes ne ſont pas moins libres ſous des Monarques que ſous des Magiſtrats ; la liberté dépend de l'obſervation des loix, & non de la forme du Gouvernement.

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque choſe.

Voilà ſansdoute un Vers qui peint admirablement tout l'orgueil d'une ame républicaine. Ce n'eſt point cet orgueil qui dans ma piece fait agir & parler *Ségiſmar* ni *Arminius* ; ils ne mettent pas leur gloire à ſe croire au-deſſus des Rois. Ecoutons *Ségiſmar* :

J'ai vu la gloire de Céſar,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à ſon char,
Qui vit trembler ſous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un Diadême.

Peut-on parler avec plus de reſpect de la Royauté, & en faire concevoir, par un ſeul trait, une plus haute idée ?

Il y a bien plus. Ce n'eſt pas ſeulement pour défendre leur liberté, que les Chéruſques & leurs alliés ſe déterminent à rompre la paix, mais c'eſt encore pour rétablir un Roi, dont les Romains ont renverſé le trône. Qu'on liſe le diſcours d'*Arminius* à ſes concitoyens, où ſon éloquence exalte le courage de ce Roi des Sicambres, & la fidélité de ſes ſujets ; & qui finit par ces deux Vers :

N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous preſcrit
De ſecourir un Roi par un tyran proſcrit.

Ce n'eſt pas là, je crois, le langage d'un eſprit animé par la fierté républicaine ; c'eſt le diſcours d'un homme libre & juſte.

PERSONNAGES.

SEGISMAR,	Prince Chéruſque.	*M. Briſard.*
ARMINIUS,	fils de Ségiſmar.	*M. Molé.*
FLAVIUS,		*M. Monvel.*
ADÉLINDE,	Princeſſe Chéruſq.	*Mlle. Dumeſnil.*
THUSNELDE, fille	d'Adélinde.	*Mad. Veſtris.*
SIGISMOND, fils.		*M. Guitel.*
GISELLE,	Compagne de Thuſnelde	*Mde Molé.*
VARUS,	Généralde Auguſte,	*M. Ponteuil.*
MARCUS,	Officier de Varus.	*M. d'Auberval.*
CATES,	Alliés des Chéruſ.	*M. d'Alainval.*
CHAUQUES,		
BRUCTERES,	Un des Chefs.	
UN OFFICIER,	Chéruſque.	

Troupes de Chéruſques.

Troupes de Romains.

La Scene eſt dans un bois Sacré des Chéruſques.

LES

LES CHÉRUSQUES, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

On voit sur un des côtés du Théâtre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques, attachées à des troncs d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en considérant Marcus, qui se trouve sur la Scene, quand on leve la toile.*

NE vois-je pas Marcus, dont l'amitié fidelle
A fait pour moi, dans Rome, éclater tant de zele ?
Oui, c'est lui ; son aspect qui suspend mes soupirs,
Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

Que ne puis-je à ſes yeux faire éclater ma joie!

(*Il s'approche de Marcus, qui, reconnoiſſant ſon ami, court à lui; mais au moment de l'embraſſer, il eſt arrêté par les exclamations de Flavius.*)

Dans quel lieu! dans quel temps faut-il que je te voie?

Que veux-tu? Quel deſſein conduit ici tes pas?

(*En ſe tournant vers les Statues qu'il montre à Marcus.*)

Ces Héros ſont des Dieux que tu ne connois pas:
Viendrois-tu comparer, pour mieux connoître l'homme,
L'horreur de nos Forêts aux délices de Rome,
Rome où brillent les Arts, les Sciences, les Loix,
Préférables, peut-être, à ſes plus grands exploits!
Dans ce climat ſauvage & toujours plein d'allarmes,
D'un ſéjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout eſt barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux,
Quelque image de Rome. Ah! rien ne la rappelle.
La Nature a beſoin de l'Art pour être belle.

MARCUS.

Ces lieux ſont aſſez beaux, ſi j'y trouve un ami.

FLAVIUS.

Peut-être en ce moment ſuis-je ton ennemi.

MARCUS.

Mon ennemi! qui? toi, Flavius!

FLAVIUS.

Je dois l'être;
Ou mon pays, en moi, ne verra plus qu'un traître,

Dont Rome eſt parvenue à corrompre la foi,
Par les dons répandus ſur mon frere & ſur moi.
Mais puis-je balancer entre eux & ma Patrie ?
J'aime ſa liberté, malgré ſa barbarie.
J'ai cru dans les Romains, que l'on nomme ſi grands,
Voir ſes Légiſlateurs & non pas ſes tyrans :
Et Rome cependant veut, dit-on, rendre eſclave
Le Chéruſque, il eſt vrai, groſſier, mais libre & brave.

MARCUS.

Non, Rome qui l'eſtime, eſt prête de l'aimer.

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'eſtimer.

MARCUS.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle eſt injuſte,
Et que, reconnoiſſant un Maître dans Auguſte,
Rome, pour effacer la honte de ſes fers,
Veut, ſous le même joug, enchaîner l'Univers.
Cette eſclave oſe ici parler en Souveraine.
De mon pere voilà ce qui cauſe la haine.
Il craint, ſur-tout, Varus.

MARCUS.

Varus ! dont les bontés
Vous préſentent des Loix & des Arts inventés

Pour rendre les Mortels qui gouvernent la terre,
Plus juſtes dans la paix & plus craints dans la guerre.
Que veut donc Ségiſmar, en rejettant des ſoins
Qui d'un Peuple qu'il aime éclairent les beſoins?

FLAVIUS.

Ces arts, ces loix, dit-il, menent à l'eſclavage.
Il veut que ce climat reſte libre & ſauvage.

MARCUS.

Il veut!.. Ignore-t-il que d'autres Citoyens,
Touchés du vrai bonheur qu'aſſurent ces liens,
Veulent fixer chez eux de ſi grands avantages,
Et ſont prêts d'abjurer leurs barbares uſages?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier,
Si Varus vouloit moins nous les faire oublier.
Varus s'empreſſe trop d'offrir à ces Provinces,
Dont il croit éblouir les Peuples & les Princes,
Des Loix, qu'on doit aimer pour elles, non pour lui,
Et qui n'ont pas beſoin de l'avoir pour appui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage,
Que fait-il dans ce camp qui cauſe tant d'ombrage,
Qu'il jura de quitter, quand de vos Alliés
Les troubles avec nous ſeraient pacifiés?
De nos diviſions les fureurs ſont paſſées;
Il a vu dans nos champs nos troupes diſperſées?
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs ſermens:
Et Varus, infidele à ſes engagemens,

Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il ose dans son camp retenir nos Otages.

MARCUS.

Appren qu'il les renvoie, & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste, Sigismond accepte les bienfaits;
Et Thusnelde sa sœur.....

FLAVIUS.

Thusnelde! revient-elle?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle?
Tu l'aimes?

FLAVIUS.

Que dis-tu? Moi l'aimer! Ah! Grands Dieux!

MARCUS.

Ta bouche vainement démentiroit tes yeux,
Où j'apperçois encor ce trouble & cette flâme
Qui trahissent toujours le secret de notre âme.

FLAVIUS.

Eh bien! puisque mon cœur, déchiré de remords,
A laissé pénétrer ses odieux transports,
Vois aussi dans mes yeux, vois transpirer sa honte:
Il brûle d'une ardeur qu'il faut que je surmonte.
J'aime, & dans mon amour je ne peux être heureux,
Sans trahir l'amitié d'un frere généreux.

Cette même beauté dans votre camp remiſe,
Thuſnelde que j'adore, à mon frere eſt promiſe.
Quel douloureux moment! ah! Marcus, dans ces lieux,
Avec l'aveu d'un pere, en préſence des Dieux,
Tous deux ſe ſont juré d'éternelles tendreſſes!
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promeſſes.
Mais d'un autre ſouci, tu me vois agité.
On dit que contre moi, mon pere eſt irrité:
Devant lui, dans une heure, afin qu'il me confonde,
Il veut que je paroiſſe, & que je lui réponde.
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Et quel nouveau ſujet,
Du courroux paternel me rend le triſte objet?
Il ſçait que je chéris les Romains qu'il abhorre.
Sçait-il encor, ſçait-il le feu qui me dévore?
O Dieux! s'il ſoupçonnoit que ſon fils enflâmé...

MARCUS.

Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puiſſance?

FLAVIUS.

A Rome, cher Marcus, je ſçais comme l'on penſe.
Cet amour eſt pour vous un Maître tout-puiſſant;
Pour nous c'eſt un Eſclave aveugle, obéiſſant.
Il commande à vos Dieux: barbares que nous ſommes,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
On veut que tous les cœurs, en ces triſtes déſerts,
A l'orgueil, à la haine, à la vengeance ouverts,

Se ferment à l'amour, à qui le mien se livre.
J'admire leur exemple, & veux en vain le suivre.

MARCUS.

Va, je peux t'annoncer un destin plus heureux.
La mere de Thusnelde, instruite de tes feux,
Je n'en sçaurois douter, leur deviendra propice;
Son cœur à tes vertus saura rendre justice.

FLAVIUS.

Tu connois Adélinde!

MARCUS.

Oui; c'est trop te celer,
Que je l'atends ici, que je vais lui parler.

FLAVIUS.

Eh! quel est l'intérêt qui t'amene auprès d'elle?

(*On voit passer un Chérusque, qui jette quelques regards inquiets sur Marcus & Flavius.*)

MARCUS.

Prens garde; on nous entend. Tu connois tout mon zele.
Va, laisse à l'amitié le soin de ton amour;
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS, *seul.*

O fortuné Varus! les soins que tu prépares
Triompheront bientôt de tous ces Chefs barbares.
Ta priere a suffi pour les faire assembler;
Ta menace aujourd'hui les fera tous trembler.
Des projets que ton cœur pour ta gloire médite,
Tout semble m'annoncer l'heureuse réussite.
Vainement Ségisimar, qui les a pressentis,
Croit par Arminius les voir anéantis;
Le zéle d'un vieillard, l'audace d'un jeune homme,
Loin de suspendre ici le triomphe de Rome,
Vont le hâter sans doute; & mes discours, mes soins,
Les forces d'un Préteur, la serviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines,
Qui signalent par-tout les foiblesses humaines.
Mais Adélinde vient? que va-t-elle penser
De ne voir point Varus en ces lieux s'avancer?

SCENE III.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

Princesse, mon aspect semble vous interdire.
Vous attendiez Varus; mais il craint de vous nuire.

Votre ſeul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus ſur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent réſulter du renvoi des Otages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aiſément appaiſeroit les cris.
Vous ont-ils déclaré leur volonté derniere?

ADÉLINDE.

Je ne m'attendois pas à leur réponſe altiere,
Qui rejette vos loix pour conſerver leurs mœurs.
J'ai tenté vainement d'arrêter les clameurs
D'un farouche vieillard, toujours plus inflexible;
Sa haine corrompt tout, & reſte incorruptible.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'auroit pas tant de charmes pour lui,
S'il ne ſe flattoit point d'en voir tomber la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire.
Ah! ſi d'un Général il faut faire le choix,
Il ſent qu'Arminius aura toutes les voix.

MARCUS.

Arminius? Eh bien! qu'importe qu'on le nomme?

ADÉLINDE.

Il n'eſt point de Germain plus à craindre pour Rome.
Varus tient ſon courroux trop long-tems ſuſpendu;
Qu'il perde Arminius, ou lui-même eſt perdu.

Ce barbare, ſenſible aux charmes de ma fille,
Paroiſſoit empreſſé d'entrer dans ma famille.
Il a vu tout mon zele à ſervir ſon amour.
J'ai cru qu'il ſerviroit mes deſſeins à ſon tour;
Que je verrois ſes ſoins, ſon crédit, ſa vaillance,
Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance;
Contraindre le Chéruſque à recevoir un Roi,
Un culte moins affreux, une plus douce loi:
Je m'abuſois; j'ai vu, dans ſa réponſe auſtere,
Qu'il aſpire à la fille en mépriſant la mere.
Mon époux qui touchoit à la fin de ſes jours,
Vouloit qu'un prompt Hymen couronnât leurs amours;
Et moi, pour l'éloigner & venger mes outrages,
J'ai fait choiſir ma fille au nombre des Otages.
Elle a ſenti le poids de mon autorité.

MARCUS.

Mais, ne craignez-vous pas qu'un Amant irrité,
Inſtruit de vos ſecrets, contre vous ne prévienne...

ADÉLINDE.

Il doit jurer ma perte, & je jure la ſienne.
Il faut de nos projets détruire les témoins.
Varus a tout promit, à mon zèle, à mes ſoins;
Qu'il ſonge maintenant à remplir ſa promeſſe.

MARCUS.

Daignez vous expliquer; qu'ordonnez-vous, Princeſſe?
Doit-il choiſir la paix ou la guerre?

ADÉLINDE.

La paix.
Qu'il gagne tous les cœurs par de nouveaux bienfaits.
De vos arts précieux qu'il préſente les charmes ;
Ils ſeront plus puiſſans que la force des armes.
Vos bienfaiſantes Loix, plus que vos légions,
Sont faites pour dompter nos fieres nations ;
Qui, toujours en danger, ſont trop accoutumées
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Dites-lui que j'ai ſu déjà perſuader
A des Germains puiſſans, jaloux de commander,
Et dont le zèle feint plaît à la multitude,
Que, s'ils ſont menacés de quelque ſervitude,
Ce ne ſont pas les ſoins d'un Préteur généreux,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangereux.
Tout paroît convaincu que ces chefs ſont à craindre ;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paroître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera, ſans doute, avec hauteur.
Que Varus les arrête ; il eſt tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils diſparoiſſent tous : bientôt ſur nos autels,
Auguſte ſera mis au rang des Immortels.
J'ai voulu que mon fils en devînt le Grand-Prêtre.

MARCUS.

Il vient d'y conſentir ; mais à regret peut-être.
Contre la dignité dont il eſt revêtu,
Vous ignorez combien ſon cœur a combattu.

Il ſemble humilié de l'emploi qui l'éleve;
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.

ADÉLINDE.

Que je ſuis malheureuſe! & ma fille & mon fils,
Tous deux ſemblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

MARCUS.

Leur tendreſſe pour vous, vous répond de leur foi.

ADÉLINDE.

Ils ont des préjugés qui cauſent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils reſpectent, qu'ils craignent;
Il faut bien ſous vos loix que leurs cœurs ſe contraignent.
Que vois-je! Arminius nous obſerve.

SCENE IV.

ARMINIUS, ADELINDE, MARCUS.

ARMINIUS.

Mes yeux
Craignoient de rencontrer un frere dans ces lieux.
On me diſoit... Mais non; grace au Ciel, je reſpire:
Je ne vois qu'Adélinde, & Marcus qui conſpire;
Retirons-nous.

MARCUS.

Quoi donc ! Arminius me fuit !
Ah ! lorſqu'en ces Forêts l'amitié me conduit,
Il oſe m'accabler de cette indifférence....

ARMINIUS.

Des traîtres doivent-ils ſouhaiter ma préſence ?
Contre ma liberté, mon pays & mes Dieux;
Je vous laiſſe tramer vos complots odieux.

MARCUS.

D'un ami, qui me croit capable d'artifice,
Je ne veux pas ici confondre l'injuſtice.
Je vois ſon préjugé. Mais ſes chefs, moins aigris,
Seront juſtes, peut-être, & ſentiront le prix
Des bienfaits que Varus en ces lieux veut répandre.

ARMINIUS.

Nos chefs mépriſent trop ce qu'il oſe entreprendre.
Quel emploi, diſent-ils, *pour ce grand Général !*
Il érige ſa tente en un vil Tribunal.
Sous le joug de ſes loix il penſe nous abattre,
Il oſe nous juger & craint de nous combattre.

MARCUS.

Tandis que ſon grand cœur aſpire à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté juſqu'ici, pour le Chéruſque, active,
A contraint ſa bravoure à demeurer oiſive ;

Mais, si c'est un malheur de les civiliser,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser,
Par d'autres actions il se fera connoître.
Eux-mêmes forceront son courage à paroître.

ARMINIUS.

Qu'il paroisse, il est temps.

ADÉLINDE.

Eh quoi! ce cœur altier,
A la guerre, à la haine, est voué tout entier?
N'a-t-il d'autre vertu qu'une valeur farouche?
Et la paix & l'amour, n'ont-ils rien qui le touche?
Je te vois interdit. Sçais-tu que, dans ce jour,
Et ma fille & mon fils vont être de retour.
Il en est tems encor; crois-moi, sois moins austere;
Pour obtenir la sœur, vient couronner le frere.

(*Arminius sort, en témoignant par des gestes & des regards expressifs l'indignation & le mépris que lui inspire la proposition d'Adélinde.*)

SCENE V.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

Vengez-vous; faites choix d'un gendre plus chéri,
Qui, comme Arminius, dans ces Forêts nourri,

N'en a pas conſervé la ſauvage rudeſſe.
Flavius....

ADÉLINDE.

Qui ? ſon frere!

MARCUS.

Oui, j'ai vu ſa tendreſſe
Eclater pour Thuſnelde; il l'adore.

ADELINDE.

Et pourquoi ?
Son amour n'oſe-t-il ſe montrer devant moi ?

MARCUS.

Plein d'une paſſion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudroit à ſes yeux ſe dérober ſoi-même.

ADÉLINDE.

Ma fille verra donc, attachés à ſon char,
Ces deux fils ſi puiſſans, l'eſpoir de Ségiſmar !
Et l'amour des enfans qui flatte ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere.
Cours trouver Flavius... Non, moi-même je dois
Le chercher, lui parler, l'aſſurer de mon choix.
Il aime les Romains, il adore ma fille ;
Il eſt fait pour ſervir & Rome & ma famille.
Je veux que tous les ſiens, encouragés par lui,
De Varus, avec moi, viennent briguer l'appui.

MARCUS.

Varus dans ce moment ne paroît pas tranquille.
Mélo vient de sortir, dit-on de son asyle ;
Et tout confirme ici ce bruit trop répandu.
Ce superbe Mélo, tant de fois abattu,
Montre en se relevant encore plus d'audace.
On dit que ce Sicambre aujourd'hui nous menace :
Qu'il a même en ces lieux des Ministres secrets.

ADÉLINDE.

A s'unir avec lui plusieurs chefs semblent prêts.
C'est à vous d'empêcher l'union générale,
Dont la force bientôt vous deviendroit fatale ;
Craignez que d'autres mains ne recueillent le fruit
D'un dessein... Mais qu'entends-je, & qu'annonce ce bruit ?

MARCUS.

Vos ôtages, qu'enfin une escorte Romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs Foyers ramene.
Je dois ici les joindre.

ADÉLINDE.

Il faut nous séparer.
Sous ce feuillage épais je vais me retirer.
J'observerai mon fils ; vous doutez de son zele ;
Et je veux l'affermir, si je vois qu'il chancele.

SCENE VI.

THUSNELDE, GISELLE ; SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres Otages escortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADÉLINDE, *qui se tient écartée.*

THUSNELDE *à l'Escorte.*

RETOURNEZ vers Varus; je rends grace à vos soins:
Laissez-nous maintenant respirer sans témoins.
De nos Divinités respectez la présence.

(*Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer.*)

(*Aux Otages*)

Et vous, qui gémissez d'une si longue absence,
Malheureux compagnons de ma captivité,
Vous brûlez de jouir de votre liberté :
Allez, & que nos Dieux, enfin plus favorables,
Détournent loin de vous des maux si déplorables.

(*A Giselle*)

O ma chere compagne! ô vous qui partagiez
Nos secrettes douleurs, & qui les consoliez!
Vous avez un époux, des fils dont la tendresse
Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse :
Il est tems de vous rendre à leurs empressements.
Allez tout oublier dans leurs embrassements.
Laissez-moi, permettez que j'entretienne un frere.

(*Marcus sort avec les Otages*

SCENE VII.

THUSNELDE, SIGISMOND; ADELINDE, *qui s'avance vers ſes enfans, ſans en être apperçue.*

SIGISMOND.

VEUX-TU renouveller ma douleur trop amere ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir, oſe implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ! ma ſœur, eſt-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave ;
Et ton frere n'eſt plus qu'un lâche, qu'un eſclave.

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'eſt dépouillé,
Et d'un vil ornement ton front reſte ſouillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puiſſance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encenſe.
Le pouvoir d'une mere eſt plus ſacré pour moi ;
C'eſt elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADÉLINDE.

Ainſi dans mes enfans la tendreſſe eſt éteinte ;
Et mes ſoins, mes bontés n'inſpirent que la crainte ?

SIGISMOND.

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Liſez mieux dans nos cœurs.
Votre aſpect nous conſole & ſeche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel, aujourd'hui pour nous ſi favorable,
Aux cris des Citoyens ſemble être inéxorable.
Ah ! pourquoi, quand il daigne exaucer nos deſirs,
D'un peuple tout entier rejetter les ſoupirs.

ADELINDE.

Que ton reſſentiment ceſſe enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne ſont pas diſparus,
Puiſque ma délivrance eſt un don de Varus.
C'eſt ſon mépris pour nous, qui rompt nos triſtes chaînes.
Il penſe qu'il n'eſt plus d'ames vraîment Germaines.
S'il ſoupçonnoit nos cœurs d'être encor Citoyens,
Varus eût reſſerré, non briſé nos liens.
Des Princes corrompus les viles déférences,
De leur ambition les lâches eſpérances,
Les grands noms confondus avec les plus obſcurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus ſûrs.

Mais j'attends que nos Dieux, las de son joug impie,
Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie ;
J'attens qu'Arminius. . .

ADELINDE.

O nom trop odieux !

THUSNELDE.

Eh quoi, ce nom si grand & si saint à mes yeux ! . . .

ADELINDE.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il est des Citoyens, plus doux, plus valeureux,
Qui veillent sur ce Peuple, & vont le rendre heureux ;
Et son intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame,
Maitresse d'elle-même, écoute une autre flame.

(*à Sigismond*).

Et toi, tu fais mes vœux, tu connois ton devoir ;
Songe à ton ministere, & rempli mon espoir.
Que ton zele en ces bois dresse un Autel champêtre.

SIGISMOND.

Auguste est donc un Dieu ! Sigismond est son Prêtre.
Un Romain qu'on a vu remplir Rome de deuil,
Dont l'audace & la fourbe ont couronné l'orgueil,
Qui des vrais Citoyens veut éteindre la race,
Doit-il parmi nos Dieux obtenir ue place ?

Ah! ma ſœur, tu frémis!

THUSNELDE.

Eſt-ce à toi d'élever
Des Autels au tyran qui veut tout captiver:
Eh, pourquoi? Pour jouir d'un triomphe frivole,
Et pour voir inſulter au pied du Capitole,
A la ſuite d'un char, tous nos héros traînés,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puiſſance céleſte?

SIGISMOND.

Non, c'eſt par des bienfaits qu'elle ſe manifeſte.

ADÉLINDE.

Eh! quels ſont les bienfaits que répand en ces lieux
Ce ſuprême pouvoir révéré dans nos Dieux?
Quel bonheur, quelle gloire obtiennent nos prieres,
De ces Divinités agreſtes, meurtrieres,
Dont les adorateurs, d'arts & de loix privés,
Languiſſent dans des champs à peine cultivés?
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles,
A des Arts bienfaiſants, à d'équitables Loix,
Dont le joug eſt ſi doux & ſi ferme à la fois.
Tu connois le fléau qui ravage nos terres;
Ces climats ſont livrés à d'éternelles guerres.
La raiſon les déteſte; & ma voix vous inſtruit
A ne plus admirer l'orgueil qui les produit.

Ah! préférons la paix & ſon doux eſclavage,
A cette liberté belliqueuſe & ſauvage,
Qui cauſe tant de maux & fait ſi peu de biens.
Vien, ſuis-moi, les amis de la paix ſont les miens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous jettez sur un fils des regards indignés.
Vous ne m'écoutez point. Ah! mon pere, daignez
Satisfaire un desir que je crois légitime.
Est-ce en vain que Varus aspire à votre estime?
Suspendez ce courroux, qui glace mes esprits.

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Chérusque?

FLAVIUS. (*à part*).

O Dieux! a-t-il appris...
N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines?
Et pouvez-vous douter...

SÉGISMAR.

D'où viennent donc tes peines?
Répond; que dit ton cœur?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays,
Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh! bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

Moi ! trahir ma patrie ! ah ! connoiſſez mon zele.

SÉGISMAR.

Qui partage ſon cœur, eſt bientôt infidele.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choiſi ; ne ſois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'appareil ſe déploie.

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reſte une voie.
Voyez Varus.

SÉGISMAR.

J'ai vu la gloire de Céſar,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à ſon char,
Qui vit trembler ſous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un diadême.
Ah ! c'était un héros qui confond tous les tiens ;
Ils ne ſont animés que par la ſoif des biens :
Mais tout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde,
Que ſon nom répandît ſur le reſte du monde,
Aſſez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
Céſar l'étoit trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus ! — Dans un tems non moins triſte,
Sais-tu ce qu'à Céſar fit dire Arioviſte ?
J'irois trouver Céſar, ſi j'en avois beſoin ;
Si Céſar veut me voir, qu'il ait le même ſoin.

Devons-nous à Varus, montrer moins de courage ?

FLAVIUS.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage ?

SÉGISMAR.

Un hommage léger, souvent pèse à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SÉGISMAR.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance ?
Varus n'est rien pour nous ; qu'il garde sa prudence.
Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?

FLAVIUS.

Cesserez-vous de l'être, en adoptant ses loix.

SÉGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendroient infideles ;
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi, je ne l'ai pas vue, & je la connois mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent,
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connoiſſez ſon cœur ; inſtruiſez ſon eſprit.
Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie ?
Ils ſont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble, eſt-il vil à vos yeux ?
Tout languit ſans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au ſein de la diſete,
Et la tranquilité dans notre ame inquiete :
Vous redoutez des arts qui conſolant nos cœurs,
Enrichiroient le Peuple, adouciroient nos mœurs.

SÉGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses ſuperbes Palais n'étoient que des cabanes.
Nous ſommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
Nous avons ſes vertus, redoutons ſes tréſors.
Prends-y garde, en tous tems on a vu l'opulence,
A ſa ſuite, amener les arts & la licence ;
Corrompre tous les cœurs, par l'exemple entraînés ;
Les rendre injuſtes, vains, lâches, efféminés.
Et le Peuple opulent, tombé dans l'eſclavage,
Cherche & ne peut trouver ſon antique courage.
Telle eſt Rome ; en perdant ta noble pauvreté,
Comme elle tu perdrois bientôt ta liberté ;
Tu perdrois cette force & ſi noble & ſi rare.....

FLAVIUS.

Le Chéruſque doit donc toujours reſter barbare !

SÉGISMAR.

Ce nom n'eſt pas honteux; va, n'en ſois point bleſſé.
Qui ſait combattre & vaincre, eſt aſſez policé.

FLAVIUS.

Rome n'eſt-elle pas l'école de la terre?
Qui peut mieux enſeigner le grand art de la guerre?

SÉGISMAR.

Tu vantes ſes leçons; mais quel en eſt le fruit?
Elle corrompt les cœurs que ſon ſavoir inſtruit;
Elle énerve le bras qui doit en faire uſage;
Eh! que ſert la ſcience où manque le courage?

FLAVIUS.

Que nous ſert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Reſtent enſevelis....

SÉGISMARD.

C'eſt aſſez, ſi mon zele,
Si mon nom eſt connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien, c'eſt d'écarter ſes fers.

FLAVIUS.

Il eſt doux de ſe faire un nom dans l'Univers.

SÉGISMÂR.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infâme?

FLAVIUS.

Ah! mon pere, appaiſez ce grand cœur qui s'enflâme.

Je connois mon devoir ; que ce cœur irrité
Éprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je suis prêt.

SÉGISMAR.

Pense à quoi tu t'obliges.
Ton frere me console, & c'est toi qui m'affliges.
Si l'espoir d'un grand nom suffit pour t'échauffer,
Songe à combattre Rome & sache en triompher;
C'est par là que le tien sortira des ténebres,
Et deviendra fameux entre les noms célebres.
Ta gloire ira bientôt aussi loin que tes vœux,
Et sera chere encore à nos derniers neveux.
Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
Puisse unir l'héroïsme avec la servitude;
Imite la vertu de tes nobles aïeux;
Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne souffre plus qu'un vil Romain t'aborde.
Rome parle de paix & séme la discorde.
Prévenons ses desseins; armons-nous, il est temps....

SCENE II.

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

SÉGISMAR.

APROCHE, Arminius; viens, c'est toi que j'attends.
Écoute; c'est ici, c'est dans la sombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt sainte,

Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour, mon fils, qu'il faut te signaler.
Si ton courage est grand, si les Dieux t'ont fait naître
Pour sauver ton pays qui ne veut pas de maître,
Regarde ces héros; il suffit de les voir,
Pour apprendre quel est aujourd'hui ton devoir;
Vois, sur ces troncs sacrés, ces armes suspendues;
De Thuiston, de Mannus, viens toucher les statues.

Ségismar s'approche des statues, Arminius le suit & les touche, ou les embrasse avec transport.

Tous deux nous ont transmis avec la liberté
L'horreur pour la molesse & pour la fausseté.
Ce sont eux dont la force & non pas l'industrie,
Sut créer, soutenir, illustrer ta patrie:
Suis le chemin tracé par ces héros fameux;
Sois libre, juste, vrai, magnanime comme eux.
Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit, & le temps a dévoré leur race.
Leur gloire, dont nos jours sont encor les témoins,
Tu ne peux l'acquérir, que par les mêmes soins.
Rome envain par la force a voulu nous réduire;
Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire;
Mais bientôt sous leur joug nous serions abattus.
Les Romains ont des loix, n'ayons que des vertus.
Dans ce moment, mon fils, il faut que tu soutiennes
L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.

En toi la Germanie a cru voir un héros.
Elle ſemble oublier ſes plus grands Généraux;
Et deſirant un chef pour oppoſer à Rome,
C'eſt toi qu'elle diſtingue; & c'eſt toi qu'elle nomme.
De prudence & de force, il eſt temps de t'armer;
Les Romains vainement ont cru nous allarmer;
La nation Chéruſque eſt encor vertueuſe.
Rome n'eſt plus, mon fils, qu'injuſte & faſtueuſe.
Elle eſt peu redoutable à des cœurs ſans deſirs,
Qui dédaignent ſes biens, ſes grandeurs, ſes plaiſirs.
Va, nous valons mieux qu'elle; & tant qu'en ces Provinces
L'ame franche du Peuple animera les Princes,
Tant que nous aimerons notre ſimplicité,
Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
Tes peres t'ont laiſſé ce tréſor en partage;
Fais paſſer à tes fils ce ſublime héritage.
Libres par nos aïeux, nous les béniſſons tous;
Nos fils nous maudiroient, eſclaves après nous.

(*en montrant les ſtatues*).

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes:
Ils étoient Citoyens, & comme eux nous le ſommes.
On leur a fait la guerre; ils ont été vainqueurs;
Choiſiſſons les exploits que choiſiroient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Eſt-ce leur voix ici qui frappe mon oreille?
Mon pere, c'en eſt fait, Arminius s'éveille.

Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
L'erreur dont ma jeuneſſe aimoit à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'étoit un crime
De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
C'eſt contr'elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains;
Et je vais les plonger dans le ſang des Romains,
Dont l'inſolent orgueil ſi digne de nos haines,
Sur le monde effrayé veut étendre ſes chaînes.
Briſons-les; & du monde aſſurons le repos.
N'eſt-ce pas là le choix que feroient ces héros,
S'ils reſpiroient encor, ſi dans la Germanie,
Ils voyoient triompher Rome & ſa tyrannie....

SÉGISMAR.

Crois-tu que leur courage eût laiſſé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différends?
Et de nos Citoyens ſe croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenſer les traîtres?
Venez nous ſecourir, Héros, éveillez-vous;
Sortez de vos tombeaux; vivez & ſauvez-nous!

ARMINIUS.

Ah! mon pere, arrêtez, laiſſons en paix ces Manes.
Et ne les troublons pas par des clameurs profanes.
Nous vivons; devons-nous pour défendre nos jours,
Dans le ſein de la mort, mendier des ſecours?
Nous vivons; il ſuffit.

SÉGISMAR.

Dans ce péril extrême
Tu m'éleves, mon fils, au-deſſus de moi-même.

C'eſt en toi que j'eſpere ; embraſſe-moi, mon fils.
J'ai formé ton courage, & j'en reçois le prix.
Je diſois, en voyant l'ennemi qui nous brave :
Jeune, j'ai vécu libre ; & vieux, mourrai-je eſclave ?
Non, grace à ton grand cœur, j'attends un ſort plus beau.
Ton pere deſcendra libre dans le tombeau.

(*en montrant Flavius*).

Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi ! mon pere ; iriez-vous ?...

SÉGISMAR.

Qui, moi ! que je deſcende
A cette lâcheté ! Moi, j'irois d'un Préteur,
Par un hommage vil, encenſer la hauteur !
Quel œil en cet état pourroit me reconnoître ?
Tandis que ſon orgueil me parleroit en maître,
Me tiendrois-je debout & courbé devant lui,
Comme ſi ma terreur attendoit ſon appui ?
C'eſt à lui de trembler, lui, dont l'injuſte audace
A changé, tout-à-coup, ſa priere en menace.
Le Peuple comme nous, ſent ce nouvel affront,
Et j'ai vu le courroux écrit ſur chaque front.
As tu vu le Bructere, & le Chauque & le Cate,
Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate,
Jurer de nous défendre en ce preſſant danger ?
Les Hommes & les Dieux ſont prêts à nous venger.

Tout

Tout contre les Romains paroît d'intelligence.
Ce jour a vu l'insulte ; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé.
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose ;
Qu'il compte sur la nôtre ; il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfans,
Marcher contre Varus, revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant, affreux, mais juste.
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animosité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à soi-même est contraire ;
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour,
Mon fils, animera ma prudence à son tour.
Cependant le tems presse ; il faut que tu ménages
Un combat qui de Rome arrête les outrages.
Moi, je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
Je lui découvrirai les piéges qu'on lui tend.
On veut l'intimider, on cherche à le séduire ;
Sur ses grands intérêts, c'est à moi de l'instruire :
Et c'est à toi, mon fils, de veiller aujourd'hui
Sur un frere, en qui Rome ici trouve un appui.

SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

DE honte, de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore eſſuyer les reproches d'un frere !

ARMINIUS.

Je t'entends ſoupirer ? —— tu contemples les Cieux. —
D'où vient que mes regards te font baiſſer les yeux ?
Quel ennui te dévore ? Ah ! parle, ſois ſincere ;
Apprends-moi tes chagrins ; es-tu jaloux d'un frere ?
Le Peuple te chérit ; tu commandes ſous moi ;
Les premiers Citoyens veulent ſervir ſous toi.
N'es-tu pas ſatisfait de cet honneur inſigne ?
D'un poſte plus brillant ton cœur ſe croit-il digne ?
Si ton rang à tes yeux eſt trop peu diſtingué,
Je te céde le mien, que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Montre moins de grandeur à mon ame éperdue.
Cette premiere place à ta valeur eſt due.
Je n'en ſuis point jaloux. Mais dans un ſi haut rang,
Quelquefois la valeur, trop avide de ſang,
S'égare en des projets de combats, de victoire,
Que devroit écarter la véritable gloire ;

D'un pere dont la haine enflâme les regards,
Au ſeul nom des Romains, de leurs loix, de leurs arts,
Qui, du reſte du monde, attirent les hommages,
Tu devrois adoucir les préjugés ſauvages.
Sans eux, nous jouirions des charmes de la paix.
Les horreurs de la guerre ...

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le ſervice,
Je lui dois de mon ſang le noble ſacrifice.

FLAVIUS.

Tout ton ſang répandu le ſervira bien moins
Que ſi tu ſçais pour lui prodiguer tous tes ſoins.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie;
Sachons les imiter; aimons leur induſtrie.
L'éclat de leurs travaux, la ſplendeur de leurs arts,
La pompe de leurs jeux, enchantoient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes deſirs! Ma jeuneſſe trompée,
De leurs jeux, il eſt vrai, fut quelquefois frappée.
Quand, les crins hériſſés, les yeux étincelans,
Des tigres, des lions les terribles élans,
L'immobile fierté, la rage mugiſſante,
S'animoient au combat dans l'arene ſanglante;
Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
Déchiroit par leurs coups l'ame des ſpectateurs;

Que sur un char léger, volant dans la carriere,
La jeunesse bouillante, à travers la poussiere,
Au but victorieux guidoit de fiers coursiers:
Tout mon cœur à ces jeux si nobles, si guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitoit d'allégresse:
Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats;
Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
Eh! quoi, n'entends-tu pas la liberté qui crie:
Perdez mes ennemis, sauvez votre patrie.

FLAVIUS.

Ah! cesse, Arminius, de me faire rougir.
Quand il en sera temps, tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare;
Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
Ah! souviens-toi que Rome en moi voit un Germain,
Qu'elle a rendu plus grand, plus juste, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puissance
De vouloir lui ravir toute reconnoissance.
J'aime encor les Romains; & tu les dois aimer;
Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme;
Tes titres, ton nom même est un bienfait de Rome.
Va, tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi, tu dois être & Chérusque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain! c'est un crime ici de le paroître...
Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.

Je veux rompre à tes yeux mes vains engagemens.
O Dieux, qui m'entendez, recevez mes fermens;
Embrâſez cette main, ſi je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui vous déshonore.
(*il jette ſon anneau.*)

FLAVIUS.

Rome de ſes faveurs n'attendoit pas ce prix;
Je ne les croyois pas dignes de ton mépris.
Quand elle te renvoie une Amante, une Epouſe,
Dont j'ai cru juſqu'ici ton ame ſi jalouſe,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thuſnelde oublier la vertu.

FLAVIUS.

Tu l'aimes donc toujours?

ARMINIUS.

Ce n'eſt pas ſa jeuneſſe,
Son rang ni ſa beauté, qui fixent ma tendreſſe.
Des charmes plus puiſſans ont troublé mon repos:
La fille d'Adélinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore — & que tu dois connoître —
Dans quel perfide ſein, Dieux! l'avez-vous fait naître?

FLAVIUS.

Quoi! ſa mere! ...

ARMINIUS.

Elle offroit de faire mon bonheur.
Mais, ô Ciel! à quel prix? il va te faire horreur.

Il falloit, imitant toutes ſes perfidies,
Me rendre l'artiſan de ſes trames hardies,
Faire fleurir ici les vices des Romains,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains;
Et docile aux conſeils que lui dicte ſa rage,
A ſon lâche deſſein conſacrer mon courage.
Mere impie, à tes vœux ſi je m'étois rendu,
J'ai le cœur de ta fille, & je l'aurois perdu!
C'eſt elle qui m'éleve & me rend magnanime.
S'il faut perdre ſa main, conſervons ſon eſtime...
Mais notre liberté, mon frere eſt en danger;
A tout autre intérêt gardons-nous de ſonger.
Sors de cette molleſſe où s'endort ton courage;
Songe que Rome veille & pourſuit ſon ouvrage:
Viens, ne vois point en moi ton Chef, ton Général,
Mais un frere, toujours ton ami, ton égal.
Participe aux lauriers que m'apprête la gloire,
En partageant les ſoins qu'exige la victoire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADÉLINDE *seule.*

INFLEXIBLE vieillard, orgueilleux Citoyen,
Ton farouche parti l'emporte sur le mien.
Tu croirois avilir ton superbe courage,
En prévenant Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
A flatter cet orgueil où ton parti s'obstine.
Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.
Tes fils sont divisés, & tu vas aujourd'hui
Voir l'un de tes soutiens devenir mon appui.
Mais d'où vient que Marcus, qui déja devroit être
De retour en ces lieux... Ah! je le vois paroître.

SCENE II.

MARCUS, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

EH bien, Varus...

MARCUS.

Varus, suivant votre conseil,
D'un hommage contraint ordonne l'appareil.

Il va se rendre ici ; mais êtes-vous certaine,
Qu'il ne hazarde pas une démarche vaine ?

ADÉLINDE.

Si tu l'as prévenu, que sa marche en ces lieux,
Pour gagner tous les cœurs, doit frapper tous les yeux ;
Si dans ces bois surpris de sa magnificence,
L'éclat de son entrée annonce sa puissance ;
Non, je ne doute point qu'à ce nouvel aspect,
Le zele de nos Chefs ne soit plus circonspect.
Leur audace du moins ne pourra se défendre
De répondre à l'honneur qu'il consent de leur rendre,
Il vient dans leurs forêts ; crois que ce même jour
Les verra dans son camp arriver à leur tour.
Et là, de leur destin, Varus sera le maître.
Et de celui du peuple, ici, moi, je vais l'être.
Auguste aura bientôt des Autels parmi nous,
Si mon fils, que je crains...

MARCUS.

Eh ! Que redoutez-vous
D'un fils si vertueux ?...

ADÉLINDE.

Sa vertu, dont moi-même
J'ai trop encouragé l'indépendance extrême.
Il faut de mes desseins, conçus pour sa grandeur,
Découvrir à ses yeux toute la profondeur.
J'ai choisi ce moment ; je l'attens & je tremble,
Qu'insensible aux honneurs que pour lui seul j'assemble,

Son cœur, qui ne connoît encor que ſon devoir,
Ne rejette à la fois le ſceptre & l'encenſoir.

MARCUS.

Comptez ſur une aveugle & prompte obéiſſance.
Montrez-lui ce que c'eſt que la toute-puiſſance ;
Vous verrez ſa vertu ſe faire illuſion,
Et laiſſer un champ libre à ſon ambition.

ADÉLINDE.

Je ne ſais ! mais allez ; que ce parti farouche,
Qui veut vous avilir, ſache par votre bouche,
Que le Préteur veut bien, oubliant tous ſes droits,
Pour nos ſeuls intérêts, deſcendre dans nos bois.

MARCUS.

J'ai vu le Général, & ſa haine troublée
A ſoudain, de vos Chefs, convoqué l'aſſemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me feront ſavoir
Le lieu qu'ils ont choiſi pour nous y recevoir.

SCENE III.

SIGISMOND, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

JE le vois : ſur ſon front, la triſteſſe eſt empreinte ;
Après avoir conſidéré Sigiſmond qui paroît embarraſſé.
Quel ſilence, mon fils ?

SIGISMOND.

Ah ! vous voyez ma crainte :

Je trahis mon devoir, ma Patrie & mes Dieux.

ADÉLINDE.

Vas, tu ne trahis rien ; écoute, ouvre les yeux ;
Quitte d'un peuple vil les préjugés bizares,
Et vois tous les mortels, policés ou barbares,
Dans le sein des Cités, au milieu des forêts,
Du beau nom de devoir, masquer leurs intérêts :
L'amour de la sagesse a perdu plus d'un Sage.
Suis Rome qui t'appelle & qui t'ouvrant son sein,
Pour illustrer ton sort, veut servir mon dessein.
Eh quoi ! si ton pays à ta grandeur s'oppose,
S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque chose ?
Qu'attends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
Quel bien fait leur bonté ? Quel mal fait leur courroux ?
Rome a des Grands, mon fils, plus puissants sur la terre,
Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je ? Où suis-je ? Quoi ! C'est la voix d'une mere,
Cette voix consolante, & qui m'étoit si chere !
Qui m'apprit la vertu ! qui fut mon seul appui !
Trompoit-elle autrefois ? m'instruit-elle aujourd'hui ?
Dois-je étouffer en moi la voix de la sagesse ?
Ah ! de l'ambition, voulez-vous que l'ivresse,

Des plus beaux de mes jours trouble tous les instans?

ADÉLINDE.

Ce n'est pas moi, mon fils, qui le veux; c'est le temps.
Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
Les vertus de nos jours feront bientôt des crimes.
J'ai fait ce que j'ai dû; tu nâquis Citoyen,
Et pour te distinguer tu n'avois qu'un moyen;
Une extrême valeur jointe à l'obéissance:
A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
Mais tu vois les Romains .... dissipe ton effroi;
Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées;
Et j'en ai pour garant leurs promesses sacrées.
Tu devois obéir, il s'agit de régner;
Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
Que les Dieux du Véser cedent aux Dieux du Tibre;
Détruis ta liberté pour devenir plus libre;
Accoutume tes yeux à de nouveaux objets;
Sers Rome; tes égaux vont être tes sujets.
La Mitre est sur ton front; j'y mettrai la Couronne.
Eleve ton génie, & monte sur le trône.

SIGISMOND.

Moi, m'asseoir sur un trône, où siégent les remords!
Moi, détruire en mon cœur ses plus nobles transports,
Et porter sur mon front la double ignominie,
Et de la servitude & de la tyrannie!

Un ſimple Citoyen, diſiez-vous, eſt plus grand....

ADÉLINDE.

Oui, mais ce n'eſt qu'un nom, qu'à ſon gré chacun prend :
Le parti le plus bas, s'arroge un ſi beau titre ;
Et des autres ſe croit le ſouverain arbitre.
De l'intérêt commun tous paroiſſent épris ;
Et le peuple incertain, diviſé par leurs cris,
De leurs deſſeins cachés, victime déplorable,
S'imagine être libre & n'eſt que miſérable.
Le grand homme, au milieu de ces partis affreux,
S'éleve, les ſubjugue & les rend tous heureux.

SIGISMOND.

Eh! ne voyez-vous pas s'élever des tempêtes ;
Et pour me renverſer, mille mains toutes prêtes!
Les fils de Ségiſmar, plus orgueilleux que moi,
Voudront-ils s'abaiſſer à reconnoître un Roi
Dans le fils d'Adélinde ?

ADÉLINDE.

Oui, connois mieux ta mere;
Elle ne craint plus rien des enfans ni du pere.

SIGISMOND.

Quoi, le grand Ségiſmar, le fier Arminius...

ADÉLINDE.

Ils ſont tes ennemis; mais contre eux Flavius
A déjà dans mes mains juré de te défendre.
Pour toi, vois ton ami prêt à tout entreprendre,

Il commande un Parti de dix mille Germains,
Qu'il va déterminer à se joindre aux Romains,
Si nos chefs obstinés dans leur haine impuissante,
Rejettent l'amitié que Rome leur présente.

SIGISMOND.

Leur courage jamais ne pourra consentir
A des dons présentés pour les assujettir.

ADÉLINDE.

Tu peux regner par eux ; ils ont fait d'un Octave
Le Souverain de Rome.

SIGISMOND.

Ils m'en feroient l'esclave !

ADÉLINDE.

Non, je prétends fonder un Empire aujourd'hui,
Qui ne dépendra pas longtems de son appui.
Ta mere t'apprendra bientôt l'art de détruire
Ceux qui vont t'élever, s'ils cherchoient à te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant à vos genoux,
Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous;
Mais devenir tyran ! Non, son cœur n'est plus maître
D'éteindre cette horreur que vous avez fait naître.
(*Adelinde jette un regard d'indignation sur son fils.*)
Punissez....

ADÉLINDE.

Soumets-toi, tu sçais ma volonté.
Par ces Dieux, devant qui tu lasses ma bonté,

Jure, jure à l'instant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne sont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois; fais serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints;
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature;
Je suis un sacrilége en ces lieux abhorré;
Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé!
O Patrie, est-ce toi qui seras la plus forte?
Je ne peux résister.... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous hair.
Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
Ah! j'apperçois Marcus.

ADÉLINDE.

Va, laisse-moi.

SCENE IV.

MARCUS, ADÉLINDE.

MARCUS.

PRINCESSE,

C'est ici que Varus vient remplir sa promesse,

Tous vos Chefs ſont enfin diſpoſés à le voir ;
Et ſi ſon éloquence eſt ſur eux ſans pouvoir,
Ils n'échapperont pas au piége qu'il leur dreſſe.
Déjà pour l'admirer tout le peuple s'empreſſe.

ADÉLINDE.

Eh ! bien, je me retire, & vais tout préparer,
Pour confondre ces Chefs, & les faire abhorrer.

SCENE V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur ſuite ; Citoyens Chéruſques.*

MARCUS.

LE Préteur plein d'eſpoir vient.

SÉGISMAR.

Oui, mais il ſe trompe,
S'il croit nous éblouir par une vaine pompe.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles ſoins.
Rome ſe hâte trop ; elle devroit du moins
Attendre que ce peuple eût donné quelque indice
Que la vertu lui peſe & qu'il cherche le vice.
Rome ailleurs à ſon gré, peut élever ſa voix ;
Quand nous aurons ſes mœurs, nous recevrons ſes Loix.
L'équité nous ſuffit.

FLAVIUS.

Songez qu'en sa carriere,
Pleine d'obscurité, nous marchons sans lumiere;
Les Loix sont ses flambeaux. Et vous les écartez!
Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés,
Dont l'éclat a rendu les Romains si célébres.

SÉGISMAR.

Il vaut mieux à jamais rester dans nos ténébres.
Qu'importe, quand un peuple est fort & vertueux,
Qu'il ait de vaines Loix, des arts voluptueux?
Il faut d'autres soutiens, il faut des dons plus rares,
Dans ces climats que Rome ose nommer barbares;
Et qui le font moins qu'elle & que ses vils tyrans,
Jaloux de préside à tous nos différends;
Mais, Princes, de Varus je vois déjà la Garde:
Songeons qu'en ce moment, l'œil des Dieux nous regarde.

SCENE VI.

VARUS *précédé de six Licteurs & suivi d'un brillant Cortége.* Les Acteurs précédens. (*Les Chéruſques se rangent d'un côté, les Alliés de l'autre; les Romains occupent le fond du Théâtre; Varus & Arminius s'approchent vers le milieu.*)

VARUS *à Arminius.*

Ce peuple, dont je sais estimer la fierté,
Pourra-t-il de ma voix souffrir la liberté?

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Si ton deſſein n'eſt pas de lui parler en Maître,
Parle, nous t'écoutons.

VARUS.

Vous allez me connoître:
Nous venons en amis, & non pas en Vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre, ſur le champ, trouveroit des Vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains, j'admire la nobleſſe;
Mais à tant de grandeur ſe mêle une foibleſſe.
Des Héros ne ſont point inquiets, ſoupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'eſt point en eux?
Vous doutez qu'un Romain puiſſe être magnanime!
Rendez plus de Juſtice à l'eſprit qui m'anime.
Je ne mets point ma gloire à ſéduire, à tromper;
Quels que ſoient vos ſoupçons, je veux les diſſiper,
En faiſant rejaillir juſques ſur vos rivages,
L'abondance de Rome, & tous ſes avantages.
Sans croire s'abaiſſer, la Majeſté des Rois,
Souvent nous a rendus arbitres de leurs droits.
A nos Légiſlateurs, vous préférez les vôtres;
L'Univers ne peut être heureux que par les nôtres.
J'oſe eſpérer qu'un jour vous les connoîtrez mieux;
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux;

Et vous viendrez à Rome, avec des voix moins fieres,
Rechercher ſes vertus & briguer ſes lumieres;
Maintenant qu'elles ſont l'objet de vos terreurs,
Reſtez aſſujettis à vos triſtes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aſpire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les ſeuls, dont l'éclat doit toucher un grand cœur:
Eh bien! ſi la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous; réuniſſons nos armes.
Sur le trône du Monde un Monarque affermi,
Auguſte, ſe déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains ſa garde eſt compoſée,
Sa tête aux trahiſons ceſſe d'être expoſée;
Vos Citoyens pour lui ne ſont plus étrangers.
Leur zele, de ſon trône, écarte les dangers.
Et vous, quoi! vous pourriez, ſur une crainte injuſte,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguſte?
Quand ſon amour pour vous cherche à ſe ſignaler,
Verrois-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les eſprits, les animer à ſuivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre?
On voit ſes Lieutenans courir de toutes parts,
Pour raſſembler, dit-on, ſes Sicambres épars.
On dit que ſa fureur, pleine de confiance,
Du Chéruſque en ſecret, recherche l'alliance:
Mais Rome offre la ſienne; & je ne peux penſer
Qu'entre Auguſte & Mélo vous puiſſiez balancer.

L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
Devient votre salut ou cause votre perte.
J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
Ne soyez pas surpris, si ma voix vous annonce,
Que ce soir, dans mon camp, j'attends votre réponse.

SCENE VII.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur suite*, CITOYENS CHÉRUSQUES. (*Les Alliés sont d'un côté & les Chérusques de l'autre.*)

ARMINIUS.

Vous l'avez entendu; Peuples, vous voyez tous,
Quel service odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage,
Elle ose destiner votre propre courage.
Ah! contemplons Mélo; son trône est renversé,
Sa tête mise à prix, son peuple dispersé.
Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,
Qui s'aprête à donner le plus grand des spectacles.
Mélo change en soldats les plus vils des humains,
Et ce sont des héros qui sortent de ses mains.
Leur zele le suivoit dans d'affreuses retraites,
On les voit reparoître après tant de defaites.

Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
Irez-vous la ſervir, quand ils la font trembler ?
Ne vous y trompez pas ; Rome attend que vos armes
Renverſent l'ennemi qui cauſe ſes allarmes.
Vous la verrez ſoudain ſe tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
Et ſa fortune alors par vous-même agrandie,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous preſcrit
De ſecourir un Roi par un tyran proſcrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius ; ſon courage me charme ;
Mais ſa témérité me ſurprend & m'allarme.
Il conçoit, contre Rome, un chimérique eſpoir ;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
Vengerons-nous Mélo, nous, de qui l'impuiſſance
A trahi ſi ſouvent notre propre vengeance !
Des Germains tant de fois vaincus & terraſſés,
Ne renouvellons pas les déſaſtres paſſés.

SÉGISMARD.

Flavius ! c'eſt mon fils, qui croit Rome invincible,
Rome, à ſa liberté devenue inſenſible !
Ne ſens-tu plus la tienne ? . . . . . O braves Alliés,
Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
De nos Troupes contre eux la valeur réunie
Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.
Attaquons les Romains. Oui, Princes, combattons.
Quoi ! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons ?

Ah ! nous verrons comme eux fuir les tyrans du Tibre,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre,
Qui détrônent les Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi, j'ai toujours vu dans les combats divers,
Où, contre les Romains, nous conduisit la gloire,
La justice pour nous & pour eux la victoire.
Flavius, nous prêtons nos bras & nos conseils;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.
Peut-être allons nous voir la victoire, plus juste,
Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant,
S'il faut périr, eh bien, la gloire nous attend;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie,
Où la vertu triomphe & n'est jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combattre Rome ou vivre sous ses loix. —
Princes, votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous, combattons, & que notre courage,
Nous délivre à jamais d'un honteux esclavage.

FLAVIUS.

Devons-nous oublier que Varus nous attend?
Est-ce à nous, contre lui, de choisir cet instant?
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre,
Irons-nous l'attaquer, irons-nous le surprendre?

SÉGISMAR.

Veux-tu que dans ſon camp nous flations un Préteur,
Et que nous empruntions ſon langage impoſteur ?

ARMINIUS.

Non, que notre franchiſe étonne ſa ſoupleſſe.
Craindre de lui parler, ſeroit une foibleſſe.
Je lirai dans ſon ame, & d'après ſes projets,
Nous lui déclarerons ou la guerre ou la paix.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

PARMI tant de Héros, parle-moi ſans détour ?
Eſt-ce lui, dont en vain on attend le retour ?
Quoi ! ce grand Citoyen que leur choix magnanime
A nommé pour guider l'ardeur qui les anime,
Arminius....

GISELLE.

Ce Prince eſt le ſeul que nos Dieux
N'ont pas voulu ſauver de ce piége odieux.
Dans le camp des Romains.....

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
O vile politique ! ô lâcheté hardie !
Un Préteur ! étouffer dans ſon cœur tout remord,
Pour préparer des fers....

GISELLE.

Et peut-être la mort !
De nos généreux Chefs, il redoute l'élite ;
Contre leur fermeté ſa foibleſſe s'irrite.

THUSNELDE.

Arminius, des ſiens marchoit environné;
Et dans ce grand danger, tous l'ont abandonné!

GISELLE.

N'imputez ſon malheur qu'à ſon ardeur bouillante
Qui n'a pu ſupporter une marche trop lente.
Il les a devancés : cependant aucun d'eux,
Ne ſoupçonnoit Varus d'un complot ſi honteux.
Ils alloient, dans ſon camp, entrer ſans défiance,
Lorſqu'on en voit ſortir un Cate qui s'avance,
Qui s'approche en criant : *ô Germains, arrêtez,*
Vous êtes tous perdus, ſi vous ne m'écoutez;
Sachez qu'Arminius eſtime mon courage.....
Ségiſmar vient, l'écoute, & change de viſage;
Il appelle les Chefs qu'il conſulte un moment :
Et ſoudain on les voit avec étonnement,
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs ſimples toîts tourner leurs pas rapides.
Mais, je vois Adélinde.

THUSNELDE.

Ah! cachons mon effroi.
Du ſort d'Arminius, va, cours, informe-toi.

SCENE II.

ADÉLINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

Voila donc le bonheur, la gloire, la puiſſance,
Que produiſent les Loix, les Arts & la préſence
De ces Romains, ſi chers & ſi grands à vos yeux?
On dit qu'Arminius dans des fers odieux.....

ADÉLINDE.

Son orgueil, ſes mépris, méritoient ce ſalaire;
Il oſoit m'offenſer, & cherchoit à te plaire.
Oublie Arminius. Que ſon nom avili,
Dans l'opprobre à jamais demeure enſeveli!
Il abuſoit déjà d'une vaine puiſſance;
J'ai vu tous ſes égaux las de ſon arrogance.
De ce Chef qu'on rejette, un autre auſſi puiſſant,
Moins fier que ce barbare & plus reconnoiſſant,
Bientôt avec ta main, va prendre ici la place.

THUSNELDE.

Eh! quel eſt ce Germain dont l'infidele audace
Songe à le remplacer dans ſon rang, dans mon cœur,
Et de Rome & de moi penſe être le vainqueur?

ADÉLINDE.

C'eſt un vrai Citoyen, un Héros.....

THUSNELDE.

C'eſt un traître.

Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

ADÉLINDE.

Tu le connois, ma fille, il eſt digne de toi.

THUSNELDE.

Lui ! Lit-il dans mon ame, & ſait-il que ma foi,
Que toute mon eſtime & toute ma tendreſſe...
Pardonnez... Je me perds ; vous voyez ma foibleſſe.

ADÉLINDE.

Je vois que ton courage en ſaura triompher.
Quelque ſoit ton amour, il le faut étouffer.

THUSNELDE.

Eh quoi ! vous ordonnez que j'étouffe une flâme,
Qui jamais ſans vos ſoins n'auroit troublé mon ame.
Vous voulez que j'oublie... Eh bien, je me ſoumets.
Reclamez ce héros ; qu'il vienne & je promets
Qu'à mes loix, ſon ardeur, également ſoumiſe,
Me rendra ſur le champ la foi que j'ai promiſe.
Je ſerai libre alors, je verrai ſon rival.
Et ſi l'amour du Peuple, en ce moment fatal,

Plus que mes vains attraits, & l'enflâme & l'inſpire :
Ma mere, vous pouvez, de ce cœur qui ſoupire,
Une ſeconde fois diſpoſer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui :
Ce ſacrifice eſt grand ; il eſt affreux ſans doute.
Mais je ſuis Citoyenne, & l'effort qu'il m'en coûte. . .

ADÉLINDE.

Ceſſe de m'accabler du nom de Citoyen.
Sois ma fille avant tout ; c'eſt ton premier lien.
Tout autre doit ici lui céder la victoire :
De toi, ta mere attend ou ſa honte ou ſa gloire :
Mon ſort eſt dans tes mains. Ce n'eſt pas ton pays,
C'eſt moi, par tes refus, oui, moi que tu trahis ;
Que ne puis-je te peindre à quels maux tu m'expoſes ?
Conſulte bien ton cœur, & perds-moi, ſi tu l'oſes.

THUSNELDE.

Moi, vous perdre !

ADÉLINDE.

Crains donc de mépriſer l'époux
Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.

SCENE III.

THUSNELDE *ſeule.*

Quel eſt donc cet époux qu'il faut que je préfere,
Si je ne veux cauſer la perte de ma Mere ?
Arminius aux fers !

SCENE IV.

SIGISMOND, THUSNELDE.

SIGISMOND.

IL eſt libre.

THUSNELDE.

Comment ?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aſpect des Romains, à leur joie inquiete,
Son cœur a ſoupçonné quelque trame ſecrete ;
Il cachoit à leurs yeux ſes regards allarmés.
Par un Cate bientôt ſes ſoupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs, il les a fait inſtruire
De ce piége inoui tendu pour les détruire.
Tandis qu'Arminius cherchoit à les ſauver,
Le Préteur ſe flattant de les voir arriver,
De les faire tomber tous dans le même abîme,
Laiſſoit en liberté cette grande victime.
Le héros prend ſon temps ; les perfides Romains
L'ont vu comme un éclair s'échapper de leurs mains.

Et ſa fuite pour nous devient une victoire,
Qui les couvre de honte en le comblant de gloire!

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu, parmi les Citoyens,
Qu'il anime à combattre, à briſer leurs liens.
Ton amant ſemble un Dieu dont la voix les appelle!
Et ton frere, en ſecret, charmé de ce grand zele,
Dont tous les cœurs devroient ſe laiſſer animer,
N'oſe élever ſa voix que pour le réprimer.

THUSNELDE.

Pourquoi te charges-tu d'un honteux miniſtere ?
Abjure...

SIGISMOND.

Je ne puis...

THUSNELDE.

Qui t'arrête ?

SIGISMOND.

Une Mere,
Des Partiſans de Rome inviſible ſoutien,
Pour qui d'Arminius les vertus ne ſont rien.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles,
L'un l'autre s'accuſer de reſter inſenſibles

Aux maux que la Patrie eſt prête d'éprouver,
Et dont nos foibles mains ne peuvent la ſauver.
L'heure approche, où les Chefs qui prennent ſa défenſe,
Ici, devant ces Dieux que mon aſpect offenſe,
Vont paroître, & jurer de ſuivre Arminius.

THUSNELDE.

Ah! mon frere, déjà je crois voir Flavius.

(*Elle court vers lui*).

SCENE V.

FLAVIUS *armé*, THUSNELDE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O Toi! que mon amour, mon devoir & mon Pere
Me flattoient de pouvoir bientôt nommer mon frere,
Souffre que j'applaudiſſe à cette prompte ardeur.
Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur?

FLAVIUS.

Le feu qui les tranſporte, inſpiré par la haine,
Eſt loin de reſſembler à l'ardeur qui m'entraîne.

THUSNELDE.

Flavius, ton courage en un ſi grand beſoin,
A le même devoir, & non le même ſoin?

FLAVIUS.

Ah ! qu'un ſoin différent m'anime & me conſume !
Ils ſuivent le flambeau que la vengeance allume ;
Ils n'ont qu'un ſeul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi, je ſuis tourmenté, dans ce moment cruel,
De devoirs oppoſés, & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi ; moi, j'ai mille adverſaires.
Chéruſques & Romains, tous viennent m'allarmer.
Le trouble eſt dans mon ame ; ah ! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel déſordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius, rappelle ton courage,
Toi de qui l'amitié daigna juſqu'à ce jour. ...

FLAVIUS.

A mon égarement méconnois-tu l'amour ?
C'eſt lui ſeul qui m'amene. Eh quoi ! quelle ſurpriſe !
Ne ſais-tu pas encor qu'une Mere autoriſe. ...

THUSNELDE.

Dieux ! C'eſt toi... ſonges-tu qu'un frere qui t'eſt cher..

FLAVIUS.

Je ne penſe qu'à toi ; regarde, vois ce fer.
Parle ; doit-il ſervir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?
Sur tous mes ſentimens toi ſeule peux régner.
Dis, qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?

Détermine mon choix favorable ou funeſte ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteſte.
Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;

(*en montrant le fer dont il eſt armé.*)

Ordonne... dans quel ſein veux-tu qu'il ſoit plongé ?
Tu te tais....

THUSNELDE.

Oſes-tu me choiſir pour arbitre ?
Dans quel temps !....

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juſte titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
Que tous ſes ſentimens en tumulte déchirent,
Que Rome & mon pays cruellement attirent,
Qu'Adélinde & mon Pere appellent à la fois.—
Je ne veux écouter déſormais que ta voix.

THUSNELDE.

Entre la liberté, l'amour, ton peuple & Rome,
Je te vois balancer ... & tu prétens être homme !
Que ton cœur incertain ne me conſulte pas !
Tu me ferois rougir de mes foibles appas,
S'ils étoient plus puiſſans dans ton ame attendrie,
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

FLAVIUS.

T'aimer eſt mon bonheur, mon unique devoir.
A tes pieds. ....

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable eſpoir.
D'un mépriſable amour, porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en ſe levant.*

Oſes-tu m'outrager?

THUSNELDE.

Non, c'eſt toi qui m'outrages.
Souffrirai-je un amant aſſez préſomptueux,
Pour aſpirer à moi, ſans être vertueux?
Les grandes actions n'échauffent plus ton ame;
Qui ſe livre aux tranſports d'une honteuſe flame.
Tu veilles pour me plaire; & ton bras endormi
Eſt armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Eſt-ce là cet amour, le partage du brave?
Lui, qui fait des héros, peut-il te rendre eſclave?
Ton frere, ton rival, de mes attraits touché,
Si ſon cœur à la gloire étoit moins attaché,
Eût-il fait ſur le mien.....

SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

Que vois-je? La nuit ſombre,
Qui commence à couvrir la terre de ſon ombre,
Trompe-t-elle mes yeux? ah! Thuſnelde eſt-ce toi?

THUSNELDE.

O Ciel! Arminius!

ARMINIUS.

Thuſnelde, je te voi.
O cher & doux moment! Mon cœur dans ton abſence,
Craignoit tout pour tes jours, qu'aſſure ta préſence.
Crois que chez les Romains ton ſort ſeroit affreux,
S'ils te voyoient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi! la peur de ma perte arrêtoit ton courage?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait ſentir ſa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avois vaincu.
Thuſnelde dans ſes fers n'eut pas long-temps vécu;

Une mort glorieuſe eut fini ſes miſeres.
Dans le ſéjour des Dieux, j'euſſe appris à nos peres,
Que c'eſt Arminius & ſes coups triomphans,
Qui vengent leur patrie & ſauvent leur enfans;
Mais quoi ! dans ce moment dont je ſens tout le charme,
Ton cœur paroît encor frappé de quelque allarme.
Du plus grand des dangers les Dieux nous ont ſauvés;
A de nouveaux périls ſommes-nous réſervés?
D'où viennent tes ſoupirs !

ARMINIUS.

Tu m'aimes; je t'adore;
Et c'eſt notre amour même ici que je déplore.
Mon eſpoir eſt trompé, Thuſnelde; c'eſt en vain,
En poſſédant ton cœur, que j'aſpire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir ſous des maîtres;
Je marche ſur les pas qu'ont ſuivi nos ancêtres;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on diſe un jour:
Il aimoit; ſon devoir l'emporta ſur l'amour.

THUSNELDE.

Ton amour, je le ſais, n'eſt point une foibleſſe.
Il m'a toujours paru digne de ma tendreſſe.
Maintenant que ton cœur, vers la gloire emporté,
Ne ſe laiſſe toucher que par la liberté;
Quand tu crains de m'aimer: je t'aime davantage,
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.

Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer ;
Dans le champ glorieux, où tu vas t'élancer!
Ah ! quel charme pour moi de ſuivre ta carriére,
Et d'eſſuyer ton front, où bientôt la pouſſiere,
La ſueur & le ſang paroîtront confondus ;
De voir tous les Romains à tes pieds étendus!

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaiſir qui te flate!
Vois le mien ..... Il eſt temps que ma douleur éclate.
Je ne ſouffrirai pas que ton farouche amant
Jouiſſe d'un triomphe à tes yeux ſi charmant.
Je défendrai le ſang qu'on s'aprête à répandre.
Viens, Suis-moi, Sigiſmond.

SCENE VIII.

ARMINIUS, THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH ! que viens-je d'entendre !
Je cherchois le perfide ; il étoit devant moi !
Ton aſpect m'a troublé ; mes yeux n'ont vu que toi.
On vouloit aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
Tu ſais la trahiſon.

THUSNELDE.

Et je connois les traîtres!

Ils s'arment contre toi; vas combattre pour eux.
Pars & reviens vainqueur; sois grand, sois généreux;
Songe que tes vertus ont allumé ma flame.....

ARMINIUS.

O cœur vraiment Germain! Ta voix jette en mon ame,
Cette ame qui t'admire, une force, une ardeur,
Qui semble de ma gloire assurer la grandeur;
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu transportes.

THUSNELDE.

Ah! voici des Germains les fideles cohortes,
Dont la valeur t'attend pour diriger leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides..

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides;
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
Il faut nous séparer.... Adieu, Thusnelde, adieu.

THUSNELDE.

Hélas! en te quittant, j'ai peine à me défendre
Du trouble & de l'effroi qui viennent me surprendre:
Mais j'en crois ton courage; il ranime le mien;
Il va tout surmonter; non, je ne crains plus rien.

SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS DES ALLIÉS *& leur ſuite*, TROUPES DES CHÉRUSQUES.

SÉGISMAR *à Arminius.*

TES ordres ſont ſuivis; nous marchons en ſilence.
Tout paroît ſeconder tes ſoins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs ſacrés & ſublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'inſtant, mon fils, ſi long-temps ſouhaité,
L'inſtant de la vengeance & de la liberté.
L'aſpect de ces héros me rend ma jeune audace;
Comment au milieu d'eux oſé-je prendre place?
Des Arts, des Loix de Rome & de ſon vil tyran,
Hélas! j'ai mis au jour un lâche partiſan.
Des amis des Romains, Dieux! confondez le zele,
Et faites triompher notre haine fidelle.

ARMINIUS.

Un frere ne veut pas ſeconder mes efforts.
Il croit nous affoiblir; nous en ſommes plus forts;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah! c'eſt toi qui nous guides.

Marchons dans le ſentier que nous trace l'honneur;
De tous les vrais Germains aſſurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumiere,
Avec la liberté, veut finir ſa carriere;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons ſa cauſe; affranchiſſons d'un Maître,
Le Peuple qui reſpire & celui qui doit naître.

(*en partant*).

O nuit, que ta profonde & ténébreuſe horreur,
Dans le camp des Romains répande la terreur.

(*en paſſant devant les ſtatues*).

Vous, héros immortels, chers à la Germanie,
Dieux de la liberté, perdez la tyrannie.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

Des astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre ?
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans ;
Ainsi la Liberté dissipe les tyrans.
Ah ! rassurons nos cœurs ; cette Lune croissante
Annonce des Germains la victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-temps attendu,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le sera sans doute ; oui, mon cœur se rassure ;
Non, sur des préjugés qu'inspire un vain augure ;
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit,
La puissance des Dieux, l'horreur de l'esclavage,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Quels coups Arminius lance de toutes parts !
Mon cœur le voit, le suit dans les plus grands hazards.

Vous, toujours chers, toujours préſens à ſa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez ſa victoire!

SCENE II.

ADÉLINDE *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite Troupe de Chéruſques*, THUSNELDE, GISELLE.

ADÉLINDE.

QUE faites-vous ici? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giſelle.*

Ses fils ſont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ſes ſoupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADÉLINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puiſſans que les nôtres.
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.
Ces lieux ſacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'eſt ici de nos Dieux l'inviolable aſyle.
Ils ſauront le défendre, & j'y reſte tranquile.

ADÉLINDE.

Peux-tu te repoſer ſur des Dieux affoiblis.
S'ils entendoient tes vœux, ils les auroient remplis;

Crains la fureur brutale & la main meurtriere
Du ſoldat ſourd, comme eux, aux cris de la priere.
Songe à ta ſureté; crains l'opprobre & la mort.
D'un combat inégal j'avois prévu le ſort.
De ton Arminius l'eſpérance eſt trompée;
J'ai vu de toutes parts ſa troupe enveloppée.
Les Romains puniront ſa haine, ſes mépris.
Il a cru les ſurprendre; eux-même l'ont ſurpris.
Mon parti vous attend; allez, ſuivez ces guides...

(L'Officier & ſa Troupe s'aprochent d'Adélinde.)

THUSNELDE.

Moi, me réfugier dans le ſein des perfides!

ADÉLINDE.

Fui, dis-je; tout ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'aſyle des Dieux n'en eſt plus un pour moi,
Si de la liberté la perte eſt manifeſte,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeſte.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc;
Que ces chênes ſacrés ſoient ſouillés de mon ſang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui ſubſiſtent encore.

ADÉLINDE.

Rien de tes préjugés ne diſſipe l'erreur.
Ma tendreſſe pour toi ſemble te faire horreur.

(*aux Soldats détachés*)

Vous, plus que mes enfans, voués à ma famille,
Au poſte de mon fils, allez, guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inſpirez, grands Dieux! & je vous obéis.
Giſelle, allons périr ou ſauver mon pays.

SCENE III.

ADÉLINDE, *ſeule.*

Voici donc le moment, qui doit faire connoître
Si le Chéruſque eſt né pour n'avoir pas de maître.
Mais déjà Flavius...

SCENE IV.

FLAVIUS, ADÉLINDE.

FLAVIUS.

Grace à mes ſoins honteux,
Le triomphe de Rome enfin n'eſt plus douteux.
Je viens de mon forfait chercher la récompenſe.

ADÉLINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de conſtance;

Ton ardeur va bientôt triompher à ſon tour.
Attendons que Varus, la victoire & le jour...

FLAVIUS.

Je n'atends que Thuſnelde & ſa main qui m'eſt due;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'inſtant que toi-même as choiſis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADÉLINDE.

Tu l'es; je ſuis ta mere. Et bientôt ton attente....

FLAVIUS.

Thuſnelde cependant n'eſt pas ici préſente?
Pourquoi, quand j'ai rempli tous mes engagemens

ADÉLINDE.

Songe que mon effroi...

FLAVIUS.

Je ſonge à tes ſermens.
Qu'as-tu fait de ta fille? Apprens-moi quel obſtacle...

ADÉLINDE.

Ah! reprens tes eſprits. Regarde ce ſpectacle.

On voit paſſer, dans le lointain, à travers les arbres, des bleſſés & des morts.

D'un inflexible orgueil, vois-tu les vains efforts,
La foule des bleſſés, des mourans & des morts...

Ils croyoient triompher dans l'horreur des ténébres....

FLAVIUS.

Ah! ces morts, qui ſont-ils !

ADÉLINDE.

A ces clartés funebres,
Dont la pâle lueur les conduit aux tombeaux,
Voudrois-tu de l'Hymen allumer les flambeaux ?

FLAVIUS.

Que vois-je ? quels objets! Dieux, eſt-ce ici ma place ?
Quelle ſombre terreur m'environne & me glace ?
J'avance en frémiſſant... ſurmontons mon effroi.
Malheureux !.... me trompè-je ? ....

(*il reconnoît ſon pere.*)

(*en revenant ſur ſes pas*)

O Terre, engloutis-moi,

ADÉLINDE.

Flavius ! ô mon fils !

FLAVIUS.

Que dis-tu ? fuis, perfide.
Mon pere eſt mort ; évite un monſtre, un parricide.
Ah! ſans ma trahiſon, ſans mes lâches amours,
Il vivroit ; mon courage eut défendu ſes jours!
J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infâmie,
Pour ſuivre, pour ſervir ſa mortelle ennemie!
Tes ruſes déſormais ne peuvent m'éblouir.
Je vois mes attentats ; ne crois pas en jouir.

Si mon frere eſt vaincu, j'aurai du moins la gloire
D'arracher au vainqueur les fruits de ſa victoire.
Les bataillons détruits vont être remplacés;
J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
Ils s'en vont réparer, guidés par mon courage,
Tous les maux qu'a produits ma foibleſſe & ta rage.

ADÉLINDE.

Ta voix qui les a fait ſortir de leur devoir,
Pour les y ramener, a trop peu de pouvoir.

(*Flavius ſort avec indignation*)

Mais, vas, mene à Varus de nouvelles victimes,
Et cours accroître encor ſes lauriers & tes crimes.

SCENE V.

ADÉLINDE *ſeule.*

Que ton cœur, ô mon fils, ſe prépare à régner.
Sur ton front, que tes Chefs ont oſé dédaigner,
La victoire s'apprête à placer la couronne;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter ſur le trône;
Si mes yeux, un moment, peuvent t'y voir aſſis,
Je mourrai ſatisfaite, après tant de ſoucis.
Que ne puis-je déjà comtempler ces Provinces,
Heureuſes ſous les loix du plus juſte des Princes,
C'eſt à toi de changer leur déplorable ſort.
Que la haine, l'orgueil, la vengeance & la mort,

Les seuls Dieux révérés dans ces Cantons sauvages,
Cessent de les remplir de leurs affreux ravages.
Qui vient ?

SCENE VI.

GISELLE, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

C'est toi, Giselle. Et ma fille ! Ah ? pourquoi,
Seule, ici.... mes enfans....

GISELLE.

Ah ! tu dois frémir....

ADÉLINDE.

Moi.

Quel secret...

GISELLE.

Si tes yeux, de ta fille inquiette,
Dans la route, avoient vu l'ardeur sombre & muette,
A peine nous touchions au poste de ton fils,
Elle rompt le silence, il répond à ses cris;
Il accourt : *c'est ma sœur, c'est sa voix qui m'appelle.*
Non, c'est la liberté, secourons-la, dit-elle.
Peux-tu voir les exploits, la mort de ces Héros,
Sans maudire ta vie, & ton lâche repos !
Alors de quelques Chefs l'armure abandonnée
Se présente aux regards de la sœur indignée.
Elle ose s'en saisir ; frappé de sa grandeur,
Le frere sent en lui naître la même ardeur.

Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure,
Et paroître soudain revêtus d'une armure.
Quoi! dit-elle, *nos mains épargnent nos tyrans!*
Voyez vos Citoyens, vos Amis, vos Parens;
Ils combattent: & nous, sommes-nous donc moins braves?
Voulez-vous un moment rester encore esclaves?
Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés,
En guerriers, en Héros, tout-à-coup transformés,
Etonne tout ce poste, y jette un trouble étrange.
Un grand nombre bientôt à leurs côtés se range.
Elle voit avancer Flavius sur ses pas.
Arrête? que veux-tu? lâche, n'approche pas? —
Ah! je me rends, dit-il, *à tes vertus sublimes.*
Souffre quà tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra jusqu'au dernier moment
Nos Dieux, la liberté, tes jours & ton Amant. —
Ton repentir me plaît; viens, dit-elle. A ma vue
Comme un trait aussi-tôt Thusnelde est disparue.
Sa main des ennemis montroit les étendarts,
Aux Soldats qu'entraînoient sa voix & ses regards.
Soudain elle s'élance; & le plus intrépide
Ne suit qu'avec effort son courage rapide.
Je l'admire; & le mien qui se sent élever
Voit les plus grand périls, & court pour les braver;
Mais, au milieu du trouble, où m'emporte mon zele;
Je m'égare? j'entends une voix qui m'appelle;
Je crois la reconnoître, & j'approche en tremblant.
Hélas! c'étoit ton fils; je l'ai vu tout sanglant.

ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

Qu'entends-je ! Sigiſmond ! lui ! ſeroit la victime....

GISELLE.

Tu me vois, m'a-t-il dit, *heureux après mon crime.*
Je meurs pour ma Patrie. Ah ! puiſſe cette mort,
A ma Mere, épargner un plus funeſte ſort.
Arminius s'avance, & du moins mon oreille
Entend de ſon triomphe annoncer la merveille :
Les Dieux, dont je me ſuis attiré le courroux,
Raviſſent à mes yeux un ſpectacle ſi doux.
Il veut parler encore, il ſe trouble ; il ſoupire ;
La pâleur du trépas.....

ADÉLINDE.

O mon fils ! il expire !
Affreuſe deſtinée ! O comble du malheur !
Où puis-je enſevelir ma honte & ma douleur !
Voilà mes ennemis.... Ah cherchons quelque voie,
Qui dérobe ma vue à leur barbare joie,

SCENE VII.

ARMINIUS *précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les Aigles prises sur les Romains.* LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUCTERES, LE CHEF DES CATES, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARMINIUS.

Dieux! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
L'espoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais, loin de la Germanie,
Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.

(*en montrant l'armure de Varus*)

Varus de cette armure envain s'est revêtu.
Rien ne pare les coups que porte la vertu.
Aux yeux du monde entier sa honte va paroître:
Que le sort de l'Esclave épouvante le Maître!
Ah! si nos mains pouvoient aujourd'hui de ses fers,
Délivrer Rome même & venger l'Univers...

(*en regardant les Aigles*)

Aigles fieres jadis, maintenant abattues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues.
Que votre chute apprenne à la postérité!
Ce que peut la valeur & la fidélité.
O vous qui n'êtes plus! Héros, dont la victoire,
Le courage & la mort font vivre la mémoire,

Le Ciel couvre vos fronts de lauriers fructueux.
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adverſité s'étend ſur un jour ſi proſpere.

(*en parcourant des yeux tous les Citoyens*)

Moi, la Patrie, & vous, nous perdons tous un pere;
Les Dieux, dont les regards ſembloient veiller ſur lui,
Ont de la liberté laiſſé tomber l'appui:
Liberté! Liberté! faut-il que par la guerre,
Tes plus grands défenſeurs ſoient ravis à la terre?
Mais ceſſons de gémir, ſurmontons nos douleurs;
Je crois voir Ségiſmar, qui condamne mes pleurs.
Ses mânes ſatisfaits veillent ſur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi, qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a ſçu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illuſtre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame?
Je vous vois interdits... Ah! parlez, quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES, *en s'approchant d'Arminius.*

Contre nos ennemis on dit que ſa valeur,
Qui s'eſt trop obſtinée au ſoin de les pourſuivre,
L'a miſe dans les fers dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thuſnelde priſonniere! Ah! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.

Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons sauver Thusnelde...

(Arminius fait quelques pas, & les autres font un mouvement pour le suivre).

SCENE VIII.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARRETE, Arminius.
Je suis digne de toi; reconnois Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus; de l'amour j'ai sçu vaincre les charmes;
J'étois dans l'esclavage & je viens d'en sortir.
Rends-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendresse & trompé par la ruse.....

ARMINIUS.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuse.
Mais Thusnelde... suis-moi.

FLAVIUS.

Nos Dieux, qui par tes mains
Viennent d'humilier les superbes Romains;
Mais qui vouloient te faire acheter la victoire,
Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin, forcés de reculer,

Avec eux en fuyant entraînoient une proie,
Qui, dans leur déſeſpoir, eût mêlé trop de joie.
Je les ai pourſuivis ; & mon heureux deſtin,
En reprenant ſur eux un ſi riche butin,
Acheve ton bonheur & comble leur ruine.

SCENE IX ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de Guerrier* ; LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FLAVIUS.

APPROCHEZ, paroiſſez, belle & jeune Héroïne.
(à Arminius.)
Reçois des mains d'un frere, ardent à te ſervir,
Cet objet vertueux qu'il vouloit te ravir.

THUSNELDE.

Oui, je lui dois le jour : l'ivreſſe de la gloire
M'emportoit, m'égaroit au ſein de la victoire.
O braves Citoyens ! magnanimes Guerriers !
Que j'aime à voir vos fronts ceints des mêmes lauriers !
Rendez à Flavius, rendez tous votre eſtime ;
Du vrai courage en lui, j'ai vu l'effort ſublime :
En briſant ſes liens, en ſurmontant l'amour,
Il a plus fait lui ſeul que nous tous en ce jour.
Ton frere, environné de Germains intrépides,
Des Romains, qui fuyoient, ſuivoit les pas rapides.

Ses yeux étinceloient du plus ardent tranſport.
Cette ardeur que guidoit, qu'enflammoit le remord,
Et qui porte aux tyrans les coups les plus funeſtes,
De nos fiers Oppreſſeurs a foudroyé les reſtes,
Et répandu ſur nous la gloire & le bonheur:
Qui ſe repent ainſi n'a point perdu l'honneur.
Il ſauve ton épouſe; as-tu ſauvé ma mere?

ARMINIUS.

Elle eſt libre; & ſa vie en ce moment m'eſt chere.

THUSNELDE.

Ce moment qui paroît de tes jours & des miens,
Aſſurer le bonheur, fait le tourment des ſiens.
Ne l'abandonnons pas à ſa douleur mortelle.
Allons, en attendant que nos ſoins, notre zele,
Rallument dans ſon cœur, de la gloire écarté,
L'amour de la Patrie & de la Liberté:
Rome, nous te jurons une haine éternelle;
Tes vaiſſeaux, tes ſoldats, ta fureur criminelle,
Subjuguent vainement & la terre & les mers.
Le Chéruſque jamais ne portera tes fers.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Chéruſques*, Tragédie ; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris 1772.

MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Recueil du Théâtre François.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1955
B76C5

Bauvin, Jean Gregoire
Les cherusques